

La lettre de vacances

Ce mois de juillet en colonie de vacances m'avait paru interminable. Du haut de mes huit ans, je n'avais pas prévu que ces quatre semaines passées à Saint-Jean-de-Monts en Vendée, seraient aussi terribles. La carte postale que j'envoyai à mes parents fut pleine de larmes. La réponse vint une semaine plus tard :

« Cher Thomas,

La carte que tu nous as écrite nous a fait très plaisir, mais nous a rendus tristes aussi. Tu nous as demandé de venir te chercher, mais nous sommes sûrs que tu vas te faire pleins d'amis, et que tu vas beaucoup t'amuser. Profite bien de tes vacances, tu en garderas plein de beaux souvenirs.

Plein de gros bisous

Papa »

Lorsque j'ai lu cette lettre, mes larmes intérieures se sont arrêtées tout de suite. Quelque chose avait remplacé mon sentiment d'abandon par quelque chose de douloureux, de sourd et de très surprenant. Pourquoi ma mère n'avait-elle pas signé cette lettre ? J'attendais ses mots réconfortants comme on rêve d'un lit bien chaud en hiver.

Les jours suivants, je n'ai plus été triste. J'étais comme sonné par cette absence du mot « Maman » en bas de la page. J'étais bien sûr trop petit pour une pensée telle que : « Elle exagère tout de même. Elle aurait pu au moins mettre sa signature en bas de la feuille, ça ne coûte rien ! »

Les jours ont défilé et plus aucune lettre ne m'est parvenue. Je n'ai pas écrit non plus. Lorsque le matin, le moniteur venait distribuer le courrier aux enfants, tous les noms étaient cités. Jamais le mien. Curieusement, je m'attendais à ce silence. Quelque chose en moi s'était résigné.

Fin juillet, quand vint le jour du retour à la maison, seul mon père m'attendait sur le parking des autocars. La douleur au fond de mon esprit se mit à bourdonner à nouveau. A peine descendu du car, j'ai fait deux bises sur la barbe de mon père, et sans attendre :

- Maman n'est pas là ?
- On va en parler à la maison...

J'ai commencé à paniquer. Mes larmes se sont automatiquement mises à couler, sans que je ne pleure. Une fois à la maison, Maman n'était plus là. Mon père m'expliqua que parfois, les papas et les mamans se fâchent, et que c'est mieux pour tout le monde que chacun vive dans une maison différente. Je suis allé dans ma chambre, en silence, et je suis resté assis sur le lit pendant des heures.

La sidération qui me rendait muet, et étrangement calme, se transforma quelques jours après en dégoût, lorsque je vis cet homme aux côtés de ma mère. Cet homme, je l'ai rejeté tout de suite. C'était physique. Il paraissait pourtant enthousiaste à l'idée de faire copain-copain avec moi. Mais il était, et est toujours pour moi un intrus, un étranger venu d'une autre famille. Dans ma petite tête d'enfant de huit ans, ce monsieur que je n'ai jamais appelé « Papa », a été celui qui avait dissuadé ma mère de répondre à ma lettre désespérée.